

VIRGILE ALCHYMISTE

ÉNÉE OU L'OR PHILOSOPHAL

Emmanuel d'Hooghvorst

*En vain tourne-t-on les chevilles de
la harpe, qui ne sait quel ton prendre.*

N. Valois

Dans « Chromis et Mnasyllus in antro », nous évoquions à propos de quelques vers de la VI^e *Bucolique*, le visage enfoui dans l'oubli d'un Virgile alchimiste. L'*Énéide* est un chant à la gloire de l'âge d'or de Rome et dont le poète devait, d'ailleurs, annoncer le retour dans sa IV^e *Bucolique*. Quelque disciple d'Hermès nous donnera peut-être un jour le commentaire de ces poèmes, vers par vers, comme d'une bible alchimique; un bien long travail, sans doute, mais non sans fruits. Notre dessein est plus modeste. Nous voudrions présenter au lecteur quelques grands traits d'Hermès figurés dans l'*Énéide*, mais comme vus de loin, les détails encore estompés.

I. L'histoire d'Énée

Le récit de Virgile est généralement connu : ce sont les aventures d'Énée, héros sauvé du carnage de la prise de Troie, sa patrie. Il est appelé par Virgile *pius Aeneas*, le *pieux Énée*, à cause de sa piété filiale, mais aussi, pour son obéissance aux dieux, car il se soumit totalement au destin qu'ils lui avaient fixé. Les Romains l'ont appelé *pater Aeneas*, *notre père Énée*.

Il n'était pas inconnu de l'auteur de l'*Iliade*. Homère, en effet, célébrait déjà dans ses vers, sa sagesse et son courage. C'était un

demi-dieu, puisqu'il avait pour mère une déesse, Aphrodite ou Vénus, et pour père un mortel, Anchise¹. Pendant la guerre de Troie, il se mesura vaillamment avec les guerriers les plus braves, avec Achille lui-même²; sa mère, Aphrodite et Apollon le protégeaient dans les combats. Homère lui prédit qu'il régnerait sur les Troyens³ mais sans préciser davantage le destin de ce héros.

Le poète grec Stésichore (645-560 av. J.-C.) fut le premier connu de nous à raconter la venue d'Énée et de ses compagnons en Hespérie (Italie). De toute façon, à la fin de la première guerre Punique (± 240 av. J.-C.), la croyance en leur origine troyenne était déjà fortement établie chez les Romains; les grandes familles se vantaient de descendre d'Énée ou de ses compagnons⁴. L'historien Tite-Live, contemporain de Virgile, dans son *Histoire romaine*, *Ab urbe condita libri*, reconnaît aussi, dans les premiers paragraphes du livre I, l'origine troyenne des Romains.

Fuyant sa patrie livrée au pillage et au massacre, Énée s'embarqua avec son fils Ascagne et son vieux père Anchise, aveugle et paralytique. Il le portait sur son dos en même temps que les dieux pénates de sa patrie. La malheureuse Créuse, fille de Priam, son épouse, demeura hélas ! parmi les victimes du massacre. Avec quelques compagnons troyens, Énée, comme Ulysse, erra sur les mers à la recherche d'une patrie. Au bout de sept ans, il se trouva en vue du Latium, lorsqu'une tempête suscitée par l'irascible Junon, le rejeta en Afrique sur le rivage de Carthage; là Énée et ses Troyens furent accueillis avec faveur par la reine du pays, Didon, appelée quant à elle *infelix Dido*, l'*amère Didon*. Didon s'éprit d'Énée mais bientôt, celui-ci l'abandonna. Sur l'ordre de Jupiter, il reprit la mer et laissa Didon sur le rivage

1. Anchise, en grec *Anchises*, d'après la racine *AK*, *piquer*, *être aigu*. On trouve en effet, *engchos*, *pique* et *encheiē*, *lance*. D'après la légende, Anchise, aimé de Vénus pour sa beauté, fut foudroyé par Jupiter et rendu paralysé, pour s'être vanté de ses relations avec la déesse.
2. *Iliade*, xx, 258.
3. *Ibidem*, xx, 302 et sv.
4. Ainsi les *Iule*, dont était issu le conquérant des Gaules, se vantaient de descendre d'Énée par son fils Ascagne ou Iule. De même, les *Memmi* prétendaient descendre de Mnesthée, les *Sergii* de Sergeste et les *Cluentii* de Cloanthe, tous trois compagnons d'Énée. Voir *Énéide*, v, 114 à 123.

africain où elle se suicida sur un bûcher. Notre héros aborda enfin aux rives de l'Italie, dans la douce Campanie aimée du poète, près de Cumès où il atteignit le lac Avernè. Là, accompagné de la Sibylle qui lui fut ce que Virgile fut à Dante, il descendit aux enfers d'où il ressortit vivant. Il y retrouva son père Anchise qui lui révéla son destin lié à celui de Rome. Son courage affermi par cette révélation, Énée se remit en route vers le nord et aborda enfin au port d'Ostie. Là, le roi du pays, Latinus, lui offrit en mariage sa fille Lavinia, mais il fut contraint, avant de pouvoir l'épouser, à de nouveaux combats.

Nous avons beaucoup résumé cette pieuse légende des origines, n'en conservant que les traits les plus saillants. Les poètes anciens, cependant, n'écrivaient pas pour dire des futilités et la profondeur de leur inspiration était à la mesure de leur sujet. Les fictions poétiques et les agréments du style n'étaient qu'un *langage couvert*. Aussi, le lecteur doit-il se dépouiller ici de tout ce que le rationalisme et l'esprit moderne lui ont mis de préjugés. L'*Énéide* est une histoire vraie, celle de l'or philosophal atteignant sa perfection à travers les souffrances du Grand Œuvre. Cette hypothèse, Dom Pernety, et d'autres avant lui, l'avaient déjà établie.

II. Deux déesses et un demi-dieu

Dans les premiers vers de l'*Énéide*⁵, Virgile nous donne déjà le sens de son poème : le pieux Énée persécuté par la haine de Junon :

« ... *multum ille et terris iactatus et alto
vi superum saevae memorem Iunonis ob iram* » (I, 3 et 4)

« ... celui-là longtemps rejeté et sur terre et sur la mer profonde par la force des supérieurs et la colère de la cruelle Junon ».

Et un peu plus loin, nous lisons :

5. Le texte cité est celui qui fut établi par André Bellesort pour l'association G. Budé, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1967. La traduction est celle que nous proposons.

« *Musa, mihi causas memora, quo numine laeso
quidve dolens regina deum tot volvere casus
insignem pietate virum, tot adire labores
impulerit. Tantaene animis caelîstibus irae ?* » (I, 8 à 11)

« Muse, rappelle-moi quelle puissance offensée, pour quelle souffrance la mère des dieux précipita dans de tels périls un homme d'une telle piété, le poussant au-devant de tant de malheurs ! Y a-t-il donc tant de colère dans les âmes divines ? »

Voici, dès le début, la souffrance d'Énée et la vindicative Junon.

« *Quidve dolens regina deum ?* » Qu'avait-elle donc souffert, la reine des dieux ? Le jugement du troyen Pâris est bien connu : Junon évincée, c'est Vénus qui reçut la pomme destinée à la plus belle.

Et d'où savons-nous qu'elle était la plus belle ? De ce qu'elle possédait un corps. La beauté du corps est la perfection de l'Art. Conçoit-on l'Art sans corps ? Vénus était donc la plus parfaite des déesses. Le corps de la Pierre, en alchimie, est d'ailleurs appelé Vénus, lorsqu'il est dans son état premier, c'est-à-dire que cette Vénus est la mère de l'or Philosophal fixe et parfait.

La volatile Junon, quant à elle, est cet air si rebelle et si errant que les disciples de l'Art ont tant de peine à fixer. L'errante Junon jalouse perpétuellement ce qu'elle ne possède pas. C'est aussi pourquoi elle s'attaque à tous les corps du monde pour les détruire, et, avec le temps, elle vient toujours à bout de sa tâche, sauf en ce qui concerne l'or.

Énée étant ce grain fin de l'or, possède ce qui manque le plus à Junon, la qualité tangible et palpable. Il est fils de cet Anchise devenu aveugle et paralytique : à cause de ses amours avec Vénus.

« *Ergo age, care pater, cervici imponere nostrae...* » (II, 707)

« ... Vas-y, mon cher père, place-toi sur notre cou... ».

Du fond des enfers, où il devra se trouver bientôt, Anchise instruira son fils de son fameux destin.

III. La grande chasse et l'orage initiatique

La reine Didon, après la tempête qui rejeta Énée et ses compagnons sur les rives de Carthage, les reçut avec faveur et, devenue amoureuse de leur chef, les invita à participer à une chasse où se mêleraient amicalement la jeunesse troyenne et celle de Carthage. Mais, au cours de cette journée, surgit un orage et les chasseurs de se disperser, chacun à la recherche d'un abri. Didon et Énée, quant à eux, se réfugièrent dans une grotte et c'est là qu'eurent lieu leurs noces.

Toute la nature conspire à envelopper de terreur le mystère de ces noces.

« *Interea magno misceri murmure caelum
incipit, insequitur commixta grandine nimbus...* » (IV, 160 et 161)

« Cependant le ciel commence à retentir d'un lourd grondement, voici venir la sombre nuée mêlée de grêle... »

C'est l'orage qui engendre ce fameux *nitre coruscant* dont les Philosophes ont parlé dans leurs livres, l'agent de toute vitalité dans ce monde.

Dès lors, chacun cherche à se mettre à couvert de *peur que le ciel ne lui tombe sur la tête* :

« *Et Tyrii comites passim et Troiana iuventus,
Dardaniusque nepos Veneris diversa per agros
tectata metu petiere* » (IV, 162 à 164).

« Et les compagnons tyriens et la jeunesse troyenne, avec le Dardarien descendant de Vénus, dispersés dans les champs, par crainte (du ciel) recherchent un abri. »

« ... *Ruont de montibus amnes* » (IV, 164).

« ... Les torrents se précipitent du haut des monts. »

Ce nitre se déposant vierge au sommet des montagnes, s'écoule ensuite par les pores de la terre pour y engendrer les métaux, et par les torrents pour fertiliser les vallées.

Et voici les noces :

« *Speluncam Dido dux et Troianus eandem
deveniunt. Prima et Tellus et pronuba Iuno
dant signum; fulsere ignes et conscius aether
conubiis, summoque ulularunt vertice Nymphae* » (iv, 165 à 168).

« Dans la même grotte Didon et le chef troyen descendent. D'abord la Terre et Junon nuptiale donnent le signe; étincelèrent alors les feux et l'éther complice des noces, et au sommet le plus élevé, crièrent les Nymphes. »

Est-ce là la description d'une nuit de noces ? Que viennent donc faire cette Terre et Junon ? De quel signe s'agit-il ? Pourquoi cet étincellement ? ce *crépitement*, dirions-nous, à condition de donner aussi à ce mot un sens lumineux, des feux et de l'éther complice ? Que signifient ici les cris de Nymphes sur ce sommet ? Est-ce vraiment ainsi qu'on fait l'amour le soir de ses noces ?

Ce dont il s'agit en réalité relève d'une physique toute différente. Ce sont les noces du ciel et de la terre, opération chymique très secrète à laquelle mettent la main les disciples des sages au temps fixé par la nature.

« La Terre et Junon nuptiale (*favorable aux noces*) donnent le signe » : voici les noces du ciel et de la terre, d'une terre philosophique, bien entendu, et d'un air divin et céleste, dans le secret d'une grotte obscure pourvue toutefois d'un *lucernaire*, comme une cathédrale. Si Junon est un air rebelle et errant, la légende nous rapporte que Jupiter, son époux, parvint cependant à la fixer : il la pendit par les mains au haut du ciel et lui fixa les pieds aux enclumes de l'or terrestre d'Énée. Et quel est donc le signe dont il s'agit ici ? C'est le crépitement de ce pur sel nitre, du feu terrestre et de l'éther, la plus subtile portion de l'air. Et sur ce beau nitre coulent depuis le sommet du vase, comme des gouttes de rosée, les parties volatiles de la matière non encore fixées, comme l'indiquent les pleurs des nymphes en tumulte. Le verbe

*ululare*⁶ chez Virgile désigne le plus souvent un *tumulte de femme criant et pleurant*.

« *Ille dies primus leti primusque malorum
causa fuit* » (IV, 169 et 170).

« Ce jour fut le premier des malheurs, la cause du trépas de Didon. »

Didon représente le disciple opérant dans le vase cette première conjonction ; il contemple à travers la vitre cet œuvre admirable de la nature et de l'Art ; il en demeure confondu et épris d'amour à jamais pour ce beau nître crépitant, puis, coulant comme une huile sainte. C'est le Graal de la *chevalerie céleste*, onctueux et savoureux, miracle premier, commencement de l'œuvre, le dissolvant et le dissous, la création du ciel et de la terre, *unis en un*.

IV. Les malheurs de Didon

Hélas, elle n'espéra de cette union que l'or crasse⁷ ; aussi ne peut-elle suivre son nître chéri passant sur l'autre rive. La Nature, dit-on, donne des leçons et n'en reçoit pas. Ô malheureux chimiste ignorant de l'or et qui en meurt !

Tout le IV^e livre traite des malheurs de Didon victime de l'*auri caecus amor*⁸. Dès la fin du premier livre se dessine la passion de la reine pour l'alchimie : sa curiosité est sans limites sur tout ce qui se rapporte à la ruine de Troie, lisons : les mystères du Grand Œuvre.

« *Infelix Dido longumque bibebat amorem,
multa super Priamo rogitans, super Hectore multa ;
nunc quibus Aurorae venisset filius armis,
nunc quales Diomedis equi, nunc quantus Achilles.* » (I, 749 à 752)

6. Voir *Énéide*, II, 488. En d'autres endroits cependant, ce mot signifie simplement cris et tumulte de femmes : XI, 190 et XI, 662, etc.

7. L'or de Carthage, par opposition à l'or de Rome.

8. « L'amour aveugle de l'or », *Énéide*, I, 349.

« Et l'amère Didon buvait l'amour à longs traits posant mille questions sur Priam, autant sur Hector, tantôt, avec quelles armes venait le fils de l'Aurore, tantôt, qu'étaient les chevaux de Diomède, quelle était la stature d'Achille. »

Le disciple demeure lié à jamais par ce miracle du ciel et de la terre ; ou bien, il poursuivra l'œuvre jusqu'à sa fin, ou bien il en sera la victime et mourra brûlé par ce feu sur lequel il avait imprudemment soufflé.

Bien peu parviennent au but. Combien de vaillants chercheurs sont morts en chemin ! Il ne leur avait manqué *que d'apprendre à lire l'or*, comme à l'amère Didon victime d'un amour sans savoir. Les vrais chercheurs réussissent ou meurent à la tâche, c'est pourquoi l'alchimie est une œuvre dont on ne revient pas. Mais il y a deux façons de n'en pas revenir : c'est quitte ou double, et Didon en fut quitte !

C'est le dieu Mercure qui révèle à Énée après ses noces, son vrai destin voulu par Jupiter. Alors, le pieux Énée ordonne à ses compagnons d'armer leurs vaisseaux et de quitter les rives de Carthage. Le livre IV se termine par la vision du bûcher sanglant sur lequel se suicide et brûle la reine infortunée, pendant que les voiles des Troyens voguant vers l'autre rive, se déploient en haute mer.

V. *Visita Interiora Terrae Rectificando Invenies Occultum Lapidem*⁹

Après avoir conté la mort de Didon par le feu, Virgile oriente à présent son récit vers le mystère de la parole et de l'herméneutique nécessaire.

Énée aborde en Sicile tout d'abord. Là, son père Anchise décédé lui apparaît en songe ; il lui recommande de faire voile, enfin, vers l'Italie. La Sibylle de Cumès l'y attend et le guidera à travers les méandres du monde souterrain pour son instruction

9. *Visite l'Intérieur de la Terre et Rectifiant tu Trouveras la Pierre Cachée.* Les têtes de mots de la phrase latine, unies l'une à l'autre, forment le mot Vitriol.

ultime. C'est là aussi que le vieil Anchise lui révélera l'âge d'or (v, 724 et sv.).

La Sibylle était l'*oracle* du peuple romain ; elle assurait, pour ce peuple, la fonction prophétique. Lorsque parlait la Sibylle, comme à Delphes, un dieu parlait par sa bouche, mais le sens des paroles n'était pas clair pour les consultants qui ne les comprenaient pas toujours comme il le fallait :

« *Inconsulti abeunt sedemque odere Sibyllae* » (III, 452)

« Ils s'en vont sans réponse, haïssant le siège de la Sibylle. »

Beaucoup de chercheurs également, faute de la *sainte cabale* qui permet seule la compréhension des textes hermétiques, ont haï l'alchimie et réputé le Grand-CŒuvre impossible.

Accompagné de la Sibylle, Énée descendit donc dans cet *Enfer minéral* où l'or s'épure et où se couve l'âge d'or. Nous ne faisons pas la description de cette descente dont on pourra lire les détails au VI^e livre.

Remarquons toutefois ceci : alors que l'enfer de Dante a la forme d'un entonnoir, celui de Virgile a celle d'un Y dont la signification remonte aux pythagoriciens.

La première partie de l'enfer virgilien est peuplée d'âmes errantes et malheureuses, mais non encore jugées, c'est-à-dire, en qui nulle discrimination ni choix n'a pu s'opérer. C'est là que notre héros rencontra notamment Didon, retournée aux enfers auprès de « son premier mari », et séjournant dans un « bois ombreux ».

« *Tandem corripuit sese atque inimica refugit
in nemus umbriferum, coniunx ubi pristinus illi
respondet curis aequatque Sychaeus amorem.* » (VI, 472 à 474)

« Enfin, elle se précipite et se réfugie, hostile dans le bois ombreux où son premier mari, Sychée, répond à ses soins et lui rend un amour égal. »

Mais bientôt, les visiteurs atteignent une bifurcation :

« *Hic locus est, partis ubi se via findit in ambas :
dextera quae Ditis magni sub moenia tendit,*

*hac iter Elysium nobis; at laeva malorum
exercet poenas et ad impia Tartara mittit.* » (VI, 540 à 543)

« Ici », dit la Sibylle, « la voie se divise en deux. La droite mène sous les remparts du grand Dité. C'est le chemin de notre Élysée; mais la gauche, des maux appelle les tourments, et mène au terrible Tartare. »

L'Y est une lettre à deux cornes dont l'une penche à droite et l'autre à gauche. C'est l'image des deux enseignements contenus dans la même lettre. Par le don de l'*intellect*, les *intelligents* choisissent la voie de droite, c'est-à-dire qu'ils suivent le sens vrai. On l'appelle aussi *voie étroite*, car elle est peu parcourue. Mais le grand nombre demeure abusé par le sens vulgaire, appelé aussi, *sens sinistre*, et guidé par la seule raison, suive la voie de gauche menant au terrible Tartare où il connaîtra la *fureur* du *tartre corrosif*.

Il convenait que ce fût la Sybille qui indiquât à Énée la voie de droite, elle dont les *oracles ambigus* égarent les uns et enseignent les autres.

Cet Y, on en conviendra, devait entrer, selon la graphie ancienne¹⁰ dans la composition du mot *alchymie* afin d'avertir le lecteur prudent qu'il n'y a pas de chymie sans équivoque. Qu'il prenne garde de choisir s'il le peut, la voie qui mène aux richesses de l'âge d'or, au lieu de s'égarer dans le labyrinthe de tourments sans issue de notre âge de fer.

*« Respicit Aeneas subito et sub rupe sinistra
moenia lata videt triplici circumdata muro. »* (VI, 548 et 549)

« ... Stat ferrea turris ad auras. » (VI, 554)

« Soudain Énée regarde au pied du rocher de gauche, il voit une large enceinte entourée d'un triple mur. »

« ... Une tour de fer se dresse vers les airs. »

10. Chymie, du grec *chymeia*, fusion.

On se souviendra de l'enceinte de fer qui entoure la cité infernale de Dante¹¹ ; le fer indique le gel des métaux.

Laissons à présent Énée aller vers son destin sous la sage conduite de la Sibylle dépositaire du saint langage. Elle accomplit aisément ce que l'avare Didon n'a pas su faire dans la violence de son amour aveugle.

*

« En alchimie, tout semble incohérent au débutant », disent les Philosophes, « car il trouve mille mots pour désigner une même matière et aucun d'eux, d'ailleurs, ne la désigne clairement ».

Dans l'*Énéide*, le Grand-Œuvre est enseigné plusieurs fois, du commencement jusqu'à la fin, sous le voile de la poésie sage. Les contradictions n'y sont qu'apparentes ; les Philosophes, selon leur propre témoignage, n'ont pas écrit pour instruire les ignorants. Ils n'ont pas écrit non plus pour ceux qui convoitent.

Nous n'en finirions pas de commenter Virgile ; il est temps cependant, de mettre un terme à cette étude. Nous n'avons pu résister au plaisir d'évoquer quelque peu cette grande figure de Philosophe et de Poète, un des types les plus accomplis de notre humanité d'Occident.

11. Dante, *La Divine Comédie*, « Enfer », VIII, 78.

